

LA DÉLIVRANCE DE TUNIS

— Suite de la page 1 —

L'auto américaine qui nous ramène, peu avant minuit, s'arrête à hauteur du « passage à niveau », carrefour où, le 7, les premières chars britanniques brisaient la dernière résistance allemande. La route est barrée par un interminable défilé de camions et de chars, remplis de prisonniers allemands que l'on ramène de Hammam-Lif où s'est livrée, la veille, une effroyable bataille, avant la reddition des troupes de l'Axe. Nous descendons d'auto pour contempler ce cortège fantastique et Gidal prend, à la clarté du magnésium, quelques photos de certains de ces véhicules ; ce sont des « paniers à salade » allemands. Est pris celui qui croyait prendre. L'on m'affirme que certains groupes de prisonniers chantaient. Eh parbleu ! C'était le seul espoir qui leur restait d'échapper à ce cauchemar et de revoir jamais leur famille. D'autres pleuraient, dit-on. Je pensais qu'un plus grand nombre se tuerait ou se ferait tuer, suivant la consigne. L'armée italienne tout entière, tout entière, elle, s'est presque aussitôt rendue ; et cela n'a surpris personne. Les forces allemandes, sans plus de munitions, sans possibilité de renfort, sans possibilité de retraite ou de réembarquement, accumulées à la mer et au désespoir, ont enfin accepté de se soumettre ; à défaut de Rommel lui-même, von Arnim est fait prisonnier.

La radio de Berlin ou de Rome, pour sauver la face, pourra bien raconter que les armées de l'Axe ont lutté jusqu'au dernier homme, jusqu'à la dernière cartouche dans une ultime résistance héroïque. Cela peut sauvegarder l'honneur et la fierté patriotique ; mais ce n'est pas vrai. La « reddition sans conditions », si surprenant que cela puisse paraître, a été presque aussitôt acceptée. L'âpre lutte de Hammam-Lif a été la dernière bataille livrée ; après quoi toute résistance vaine a cessé, et von Arnim a fait savoir qu'il se rendait.

Mais, surtout, que ce que j'écris ici ne soit pas pour diminuer la valeur des troupes allemandes. Elles se sont montrées, jusqu'à ces derniers temps, d'une endurance, d'une discipline et d'un courage extraordinaires, n'ont cédé qu'à l'armement supérieur et au surnombre. Sans doute aussi, les derniers jours, à la soudaineté de l'avance alliée qui transforma la retraite en déroute. Il n'est que naturel que von Arnim, voyant la partie irrémédiablement perdue, ait voulu éviter un massacre inévitable et sans profits. Je n'en ai, dans ce que j'en dis, qu'au camouflage de la radio.

Cette campagne d'Afrique, qui devait être triomphale et triomphante, se solde pour l'Axe par une énorme perte d'hommes et de matériel de guerre. De plus, la confiance envers le Fuehrer en sortira sans doute fort ébranlée ; et la confiance du Fuehrer en lui-même. Tandis que tous les peuples conquis et sous le joug allemand vont puiser, dans cet immense revers de l'opresseur, un extraordinaire encouragement à la résistance. On peut y entendre l'annonce d'un effondrement général.

Ragu voudrait me convaincre du rôle important que j'aurais à jouer présentement ici et que, seul, dit-il, je suis à

même d'assumer. Je crois qu'il se trompe aussi bien sur moi-même que le retentissement que ma voix pourrait avoir. Même moins fatigué, je ce me sentirais nullement qualifié pour une action politique, quelle qu'elle soit. Outre que je n'y vois pas assez clair dans le jeu des dissensions naissantes, je reste trop incertain moi-même pour proposer je ne sais quel tempérament équitable et ne pourrais parler sans trahir ou forcer ma pensée. La lutte qui se prépare, je ne puis ni ne veux m'en mêler, m'y mêler. Je crains que, pour un assez long temps, d'après compétitions ne divisent la France, du moins cette partie d'elle délivrée. Je ne vois pas du tout quelle « déclaration » je pourrais faire, qui ne soit, si je reste sincère, de nature à déplaire à tous les partis.

14 MAI

De tous côtés, il nous revient que les troupes américaines, tout autant que les forces anglaises ou françaises, se sont admirablement battues. Les lenteurs qu'on put leur reprocher d'abord n'étaient que mesures de prudence, aussi longtemps qu'insuffisamment munies. Il importait de n'engager le combat qu'avec l'assurance de le pouvoir mener jusqu'à la victoire. L'événement a levé ce qu'il pouvait rester de doutes et montre la sagesse de cet atermolement, alors que la précipitation risquait de tout compromettre.

André GIDE.

LA DÉLIVRANCE DE TUNIS

M. André Gide vient de nous faire parvenir son adhésion au Comité National des Ecrivains. Nous sommes heureux de publier ci-dessous un extrait du récit que l'auteur des Faux Monnayeurs a fait paraître aux Editions de Minuit dans le second volume des Chroniques Interdites et qui a trait à la prise de Tunis.

7 MAI

Explosions et incendies de tous côtés aux alentours de la ville. J'ai compté plus de vingt foyers. Ils ne sont pas le fait de l'aviation anglo-américaine : les Allemands, traqués, devant que d'évacuer la ville, font sauter leurs dépôts. C'est façon de plier bagage. D'épaisses fumées obscurcissent tragiquement le ciel.

Vers le soir les incendies se multiplient. De gros nuages noirs s'étendent sur la ville. A travers les bruits incessants de détonations, d'étranges, d'incompréhensibles crépitements de mitrailleuses assez proches. Il commence à pleuvoir. Les grandes routes dont notre terrasse peut surveiller le croisement, si animées depuis deux jours par la circulation des chars, des tanks, des véhicules de toutes sortes, sont à présent désertes ; elles se sont vidées tout d'un coup ; leur silence est impressionnant.

8 MAI

Tandis qu'hier j'écrivais ces lignes, les Alliés entraînent déjà dans la ville. C'est ce que l'on se redisait hier soir. Ce matin, réveillé dès l'aube par un bruit sourd, indistinct, constant ; on eût dit la rumeur d'un fleuve. Je m'habille en hâte et bientôt je vois approcher les premiers chars alliés que les gens descendus des maisons voisines acclament. On comprend encore à peine ce que l'on attendait depuis si longtemps à ce lieu ; qu'ils sont là ; on n'ose encore y croire. Eh quoi ! sans plus de résistance, de lutte, de combats ?... C'en est fait : ils sont là ! Mais la stupeur augmente encore lorsqu'on apprend par les premiers libérateurs qu'on interroge que ces chars, ces soldats sont ceux de la 8^e armée ; celle même que l'on croyait retenue devant Zaghouan ; cette glorieuse armée qui venait de la frontière égyptienne, après avoir balayé la Libye, la Tripolitaine, triomphé de la ligne Mareth, de la ligne de l'Oued Akarit et dont on avait suivi de jour en jour les progrès dans le Sud Tunisien. Comment sont-ils là les premiers ? Venu par où ? Cela tient du miracle. On se représentait la délivrance et l'entrée à Tunis de maintes façons, mais pas ainsi. En hâte je boucle mon sac, ma valise et m'apprête à regagner l'avenue Roustan ; plus de raisons de se cacher. Tous les regards d'hier, aujourd'hui ressortent de l'ombre. On s'em-

brasse ; on rit et l'on pleure de joie. Ce quartier près de la pépinière que l'on disait peuplé presque uniquement d'Italiens arborés des drapeaux français à presque toutes les fenêtres. Vite, avant de quitter ma retraite, je rase une barbe de quatre semaines et descends avec mes compagnons de captivité dans la rue, où eux n'avaient pas reparu depuis exactement six mois. Nous pénétrons dans la ville en délire. Curieux ; cette ville où l'on parlait toutes les langues, aujourd'hui l'on n'y entend plus que le français. Les Italiens se taisent, se cachent, et l'on ne rencontre que quelques très rares Arabes. Dans la proclamation du général Giraud qu'on affiche sur tous les murs, une phrase comminatoire et imprécise les emplit de crainte ; ils ne se sentent pas la conscience tranquille : sont-ils visés par cette mesure vague ?

Ils ne se cachent pas, pourrait-on dire, mais ne participent nullement à la fête, restent cois, confinés dans la ville arabe. De sorte que ce grouillement trépidant de foule acclamante est composé en grande partie (et dans certains quartiers presque exclusivement) de Juifs.

Tous crient : « Vive la France ! » Dès qu'un des chars s'arrête, une horde l'entoure, l'assiège ; des enfants y montent et prennent place à côté des triomphateurs et, comme par assentiment du ciel, tous les nuages d'hier ont disparu ; il fait un temps splendide.

10 MAI

Rien pu noter hier. Je cours de-ci de-là, vais revoir mes amis, me mêle à la foule.

Le soir je tombe de fatigue ; au surplus, l'électricité est coupée, les Allemands ayant fait sauter la centrale électrique avant de vider les lieux, de sorte que, ne pouvant lire, je me mets au lit aux dernières clartés du jour. Le ciel est uniformément pur. Suite de jours radieux, des plus beaux dont il me souviendra, des plus beaux qu'il se puisse ; et des nuits les plus inoubliablement constellées. Mais la ville reste en état de siège et toute circulation est interdite à partir de huit heures du soir.

A la suite de la 8^e armée, la première a fait son apparition dans la ville, ainsi que des forces françaises.

des masses. Il semble que la huitième ait coupé l'herbe sous le pied à la première ; venus de l'Enfidra (ayant pourtant laissé de leurs forces un écran trompeur devant Zaghouan) ils auraient profité de la brèche péniblement, coûteusement et très vaillamment ouverte à Mateur par l'infanterie française et les blindés américains. Tout cela sera connu plus tard et je n'ai pas à noter ici ce qui ressortit à l'Histoire.

Les Allemands ont été surpris par la soudaineté de la dernière avance. L'ordre a été reçu tout à coup, fort inopinément, de déguerpir ; de partir sans rien emporter que le plus strict nécessaire ; de détruire, avant de quitter les lieux, tout ce dont les nouveaux occupants pourraient profiter, ainsi que les papiers et souvenirs personnels. Ce fut une fuite éperdue vers le cap Bon ; mais beaucoup ont eu la retraite coupée ; d'où des prisonniers en grand nombre ; mais nombreux sont ceux qui se font tuer plutôt que de se rendre. Une résistance désespérée a été tentée à Hammam-Lif, et durant toute la matinée du 8 on entendit gronder le canon ; puis ce dernier flot a été écrasé sous les rafales de l'artillerie.

Hier toute l'armée victorieuse était ivre. De petits débits improvisés s'ouvraient de tous côtés, où des commerçants sans scrupule épuisaient leurs stocks de produits frelatés, les Allemands ayant préalablement rasé tous les vins, liqueurs et boissons honnêtes. Vers le soir les camions ont passé, recueillant et ramenant à leur corps ceux qui n'étaient plus capables de se tenir debout. La victoire, traînant à terre, salit ses ailes.

Qu'il fut beau ! Une sorte d'algues légères flotte dans l'air. L'on respire à libre poumon. La ration quotidienne de pain vient d'être portée de deux à cinq cents grammes par personne. Le lait reparait sur le marché. Comme on attend des munitions en abondance et que les restrictions vont cesser, on sort enfin les réserves des armoires, on ouvre les boîtes de conserves, on ose manger à sa faim. Des paquets de cigarettes américaines ou anglaises pleuvent de partout ; et des tablettes d'un excellent chocolat. Chaque repas devient hombance. On se désole de ne pouvoir entendre à la radio, faute d'électricité, les communiqués de Berlin, de Rome ou de France. Comment cet effroyable revers va-t-il être annoncé ?

Les bulletins officiels, la veille encore, entretenaient la confiance et l'espoir, parlaient tout au plus de quelques « opérations d'ordre local ». J'ai pu me procurer un exemplaire du Tunis Journal du 7 mai, arrêté soudain en cours d'impression, où je lis : « Plusieurs actions des Anglo-Américains contre les secteurs nord et central (sic) ont été repoussées, annoncée le communiqué de Berlin ». Vont-ils chercher encore à « minimiser » l'importance de leur défaite, ou proclamer un demi-général comme lors de la reprise de Stalingrad ?

De toute manière, cette reconquête de la totalité du littoral africain devra démolir l'Allemagne. Déjà sapée par les succès des Russes, elle entrevoit déjà sans doute et commence de

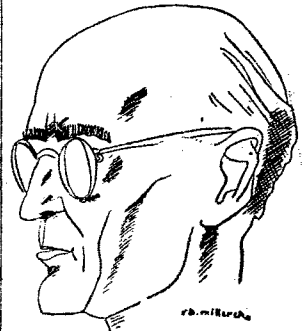
présentir l'effondrement de ses espoirs.

Je conserve précieusement un numéro mort-né de Die Oase Feldzeitung der deutschen Truppen in Afrika daté du 9 mai.

13 MAI

Jours radieux... Je dors devant la porte-fenêtre de ma chambre (donnant sur un étroit balcon) grande ouverte sur le champ d'étoiles ; me couchant très tôt, je me lève dès l'aube. Sommeil un peu gêné par les montagnes.

Avant-hier dîné chez les Ragou avec Mme Sparrow, Hope et deux officiers anglais qu'elle nous amène, charmants,



et dont j'ai plaisir à écrire ici le nom en memento : Captain Chadburne et Dr. Gidal, photographe de la 8^e armée. Entente parfaite, en deux langues, avec chacun des deux, sur chacun des points de littérature que l'on aborde. Gidal me parle, avec une grande perspicacité, de Stefan George, à qui il préfère Rilke et pour d'excellentes raisons. Les noms de Kafka, de Steinbeck, de Faulkner, d'Ald. Huxley, etc., sont jetés sur le tapis.

(Lire la suite en page 8.)